

Une femme  
pour une médaille



**Maurice Bandaman**

**Une femme  
pour une médaille**

(Nouvelles)

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

(Premier Prix du Concours littéraire Centre national des œuvres universitaires (CNOU) - Centre d'Éditions et de diffusion africaine (CEDA) à l'intention des étudiants de Côte d'Ivoire, mai 1986)

1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> édition, Centre d'Éditions et de Diffusion Africaines (CEDA), Abidjan, 1986.

3<sup>e</sup> éditions, Les Editions Chapitre.com, 2014

© Les Éditions du Net, 2023  
ISBN : 978-2-312-14023-0

# Les dents de la crise économique

Le cliquetis de la machine à écrire va faiblissant comme les dernières forces d'une vague de mer allant mourir sur une plage. La secrétaire appuie sur une touche, vérifie l'exactitude de la lettre frappée puis appuie sur une autre. Elle sent de petites douleurs aux doigts car elle dépense quelque inhabituelle énergie digitale, la distribution de l'électricité étant interrompue. C'est la quatrième fois qu'elle tape le même texte. La première fois, elle a omis de mettre l'objet ; la seconde fois, elle a inscrit la date de l'an déjà mort ; la troisième fois, elle a écrit « obet » au lieu d'« objet ». Ah ! Quelle journée ! Son mouchoir est tout imbibé de sa propre sueur. Elle se tamponne maintenant le visage et les aisselles avec le morceau de pagne dont elle s'est tout à l'heure enroulée la tête. Oui, elle a chaud ; non parce que les climatiseurs se sont arrêtés de fonctionner, mais dans sa tête, des idées, des soucis s'entremêlent et s'entrechoquent. Deux ans que son mari est au chômage ; deux ans qu'elle subvient seule aux besoins de sa famille. Avec six enfants dont l'aîné, une fois à l'université, a pris de grandes libertés, le goût de courir les night-clubs,

après les jupons des lycéennes et des collégiennes jusqu'à tripler sa première année, à perdre sa bourse d'étude, à se voir renvoyer de la résidence universitaire, avec six enfants et un mari sur ses frêles épaules, c'est plus que la mer à boire !

– Oh ! s'exclama-t-elle, frappant avec nervosité sur le clavier.

– Que t'arrive-t-il, Catherine ? dit une voix féminine de l'autre côté du bureau.

– Je n'arrive pas à taper correctement mon texte ce matin. C'est la quatrième fois que je le reprends. Et qu'est-ce que je viens d'écrire ! Monsieur le « Directeur ».

– Oh ! Ce n'est pas si grave. Efface le reste du mot à partir du « d » et insère un « i » entre le « d » et le « r ».

– Ce ne sera pas beau. Et le patron qui va bientôt arriver et me beugler dessus.

– Concentre-toi, ma chérie. Ne te laisse pas happer par les soucis.

La collègue de Catherine sortit pour porter un dossier dans un bureau voisin. Au même moment, la porte du bureau s'ouvrit. Catherine sursauta sur sa machine, baissa le regard pour éviter celui grave du directeur dont la voix s'élevait, traînante :

– Eh, bê ! Eh, bê ! Je suis tout essoufflé. Monter quinze étages à pied, il faut avoir de la conscience professionnelle pour le faire. Ha ! Ha ! Ha ! Ce pays ! Comme si je venais de taper un « 100 m

plat ». Je n'aimais pas ça au lycée. Mais il faut servir la nation – bonjour Madame Kondia.

– Bonjour Monsieur le directeur.

– C'est la lettre pour Monsieur le Ministre que vous tapez ?

– Oui patron.

– Ah ! Si vous avez fini, laissez-moi la signer. Je n'ai pas le temps aujourd'hui. Il faut que je lise mes journaux, non ? Que je m'intéresse à ma propre culture, que j'appelle des amis et leur demande des nouvelles de leurs familles, hein ?

– Oh ! Monsieur, j'ai fait une faute.

– Mais gomez et rectifiez-la.

– Ah ! Comme c'est une lettre adressée à Monsieur le Ministre, je ne trouve pas ça bien.

– Quelle est-elle, cette faute ?

– Là... Oh ! Pardonnez-moi, Monsieur ; voyez comment j'ai écrit votre titre : monsieur le « Drecteur ».

Le directeur se mit à rire. Une forte odeur de cigare et d'alcool se dégageait de sa bouche. La sueur lui perlait dans le cou et allait mouiller le col de sa chemise noyée sous un gilet cintré et un épais costume. Ah, nos cadres ! Quand bien même le soleil brillerait à incendier des toits, qu'il leur faudrait grimper quinze étages, le costume ne saurait être ôté. Le cadre africain sans le costume, c'est comme un crocodile sans ses écailles.

– Vous avez écrit monsieur le « Directeur ». Oh, ce n'est pas grave ça ! Vous mettrez cachet juste là-dessus et personne ne s'en apercevra.

– Il faut que je reprenne tout. Voyez ce que j'ai écrit : « Monsieur le Ministère ».

– Oh ! là ! là ! Oh ! là ! là ! Mais qu'est-ce que vous avez ce matin à faire de pareilles bêtises, hein ?

– Oh ! Monsieur... Les soucis... les soucis...

– Ah ! Mais tout le monde a des soucis. Du petit paysan au président de la République, tout le monde a des soucis.

Puis la voix du directeur devint douce, caressante.

– Mais... mais... les soucis ne vous empêchent pas d'être belle, madame Kondia.

– Merci, Monsieur.

– Ah ! Vous allez nous faire mourir, vous les femmes. Avec ces cheveux adroitement tressés, ce bijou qui scintille comme des étincelles à votre cou, c'est beau.

– Merci, Monsieur.

– Ce pagne, sûr que c'est du wax, du wax hollandais.

– Oui, du wax ; mais du wax local.

– Le corsage est beau, brodé comme dentelé. Et le bout des manches, on les prendrait pour des dents de scie. C'est beau, c'est beau tout ça.

– Oh ! Oh ! Je vous remercie Monsieur.

Et il fut encouragé. Il toucha au corsage de la camisole, fit remonter sa main vers l'épaule gauche de la dame, puis redescendit sa main vers le milieu de sa poitrine. La secrétaire tenta poliment de se dérober aux caresses grossières de son patron. Lui y vit la manie d'une femme feignant de repousser son approche, introduisit résolument sa main sous le soutien-gorge de la dame, lui prit les bouts de ses seins. Et la gifle partit. Sèche et bruyante comme le bruit d'une planche qu'on frappe contre le mur. La serviette du directeur tomba, sa joue zébrée des traces laissées par les doigts de Madame Kondia. Une bulle de sang se formait sur sa peau grasse écorchée par l'anneau que la secrétaire portait au doigt. Le directeur passa plusieurs fois sa main sur sa joue, fixa sa secrétaire :

– Vous... vous m'avez giflé, madame Kondia.

– Je ne vous permets pas, Monsieur le Directeur. Fit-elle d'une voix chaude.

– Vous ne permettez pas quoi ?

– Que vous touchiez à mes seins !

– Des seins ! Vos seins ! Des seins que vous avez là ? Cette épave de chair flasque que vous avez sur la poitrine ! Vous me giflez pour ça ? Moi ? Un fonctionnaire de ma taille, nommé directeur de société par décret présidentiel ? Vous me giflez à cause de vos seins ! Eh ! bê ! Madame Kondia, vous irez, de vos seins, nourrir votre famille, habiller vos enfants,

payer votre loyer, l'eau, l'électricité. Vos seins qui vous sont si précieux. Ha ! ha ! ha !

Une semaine plus tard, Catherine Kondia allait rejoindre à la maison son mari pour « *indiscipline professionnelle* ».

\*\*\*

Monsieur Kondia, lui, n'avait jamais cessé de courir les entreprises. Il avait photocopié en des dizaines d'exemplaires ses diplômes, ses certificats de stages professionnels, écrit partout. Et quand il ne pouvait pas attendre, il se lançait dans un autobus, puis allait lui-même s'enquérir de la réponse à ses demandes.

Ce matin...

La secrétaire du Directeur des ressources humaines de la Société des Coquilles leva à peine le regard sur Monsieur Kondia. Cet homme l'ennuyait. Combien de fois doit-elle lui dire que son patron ne reçoit que sur rendez-vous ? Il a dû s'en apercevoir puisque sa voix était à peine audible lorsqu'il la saluait. Elle l'avait royalement ignoré, puis avait téléphoné à un de ses collègues avant de lui demander le but de sa visite comme si elle ne le savait pas.

- Je voudrais voir le directeur.
- Le directeur est en conférence.
- Madame, je vous en prie, aidez-moi.

– Et que voulez-vous que je fasse ? Je vous dis qu’il est en conférence ; et vous me demandez de vous aider. En quoi faisant ? En allant le cueillir comme une mangue et en venant vous le planter dans votre main ?

– Oh non, pitié, pitié Madame ; ne me parlez pas sur ce ton. Je suis un père de famille et ma femme qui subvenait seule aux besoins de la maison, depuis le temps que je chôme, vient d’être licenciée pour « *in-discipline professionnelle* ». Elle est secrétaire de direction comme vous et vous savez ce qu’un tel motif de licenciement veut dire. Aidez-moi, aidez-moi, Madame.

La secrétaire détourna son regard pour éviter celui de Kondia, puis se mit négligemment à taper un texte. Le cliquetis de la machine allait produire dans le ventre du visiteur de brûlants picotements. Les mains de l’homme devinrent moites, s’ouvrirent et se fermèrent mécaniquement. Une torpeur l’envahit. Il allait prendre la porte de sortie lorsqu’il entendit les bruits d’une embrassade : le directeur venait d’accompagner jusqu’à son secrétariat une belle dame. Kondia tenta de se retourner, mais le regard de braise de la secrétaire lui signifia qu’il ne sera pas reçu.

Le soleil brillait fort, si fort que Kondia dut s’acheter une paire de grosses lunettes teintées pour se protéger les yeux. Il erra jusqu’à épuisement, frappa aux portes de plusieurs entreprises. Partout, on lui disait de repasser une autre fois. Alors il allait

n'importe où, flânant comme une plume volant dans l'air, le cœur gros, les pas lourds, déçu. Un de ses amis lui avait conseillé d'attendre à la maison jusqu'à ce que, informé de sa bonne conduite dans le chômage, le chancelier de la République vienne lui plaquer sur la poitrine la médaille des Commandeurs des sans-emploi, car aussi longtemps que la crise économique durera, aucun emploi ne sera créé. Au contraire, les entreprises videront leur personnel de leur « trop-plein », l'Etat réduira les subventions et les investissements.

Mais Kondia n'est pas homme à attendre à la maison pour espérer une hypothétique fin de crise, avant de se lancer à la recherche d'un emploi. Tant qu'il y aura de l'énergie dans ses muscles, il frappera aux portes de toutes les entreprises, il se lamentera dans les bureaux des directeurs des ressources humaines, exhibera ses diplômes, suppliera :

– J'ai six enfants et une femme à nourrir, elle aussi au chômage ; aidez-moi ; je ne demande qu'un tout petit emploi, seulement un tout petit, avec un tout petit salaire aussi ; pourvu qu'il y ait toujours du riz et du poisson à la maison. C'est pénible d'entendre les enfants pleurer de faim.

Midi l'avait surpris devant le portail d'une autre entreprise. Sur une grande plaque, une annonce visible à cent mètres : « PAS D'EMBAUCHE ». Mais cela n'intimida pas Kondia qui décida d'y revenir l'après-midi.

\*\*\*

Catherine Kondia était restée seule à la maison. Elle s'ennuyait. Dans son esprit, une foule de pensées. L'argent manquait, et il faudrait bien que les enfants aient quelque chose à se mettre sous la dent. Elle se proposa d'aller encore faire un emprunt chez une amie, mais elle repoussa l'idée et s'exclama :

– Ah ! Non ! Nous n'allons pas éternellement vivre sur le dos de nos amis.

Elle aussi a fait des demandes d'emploi qu'elle a expédiées à plusieurs entreprises. Comme on lui a dit d'être patiente, alors elle attend. Elle ramassa le journal que son mari avait ramené de sa promenade, le feuilleta, une annonce accrocha sa vue : « Maître Zodizak, professeur en sciences occultes et voyance ; a prédit la chute et la mort à l'étranger du Shah d'Iran ; a prédit la chute du président Carter, celle de Giscard d'Estaing, l'élection de Reagan et la victoire de François Mitterrand ; a prédit la démission aux heures et dates indiquées des présidents Senghor et Ahidjo, puis leur succession respective par Abdou Diouf et Paul Biya ; a prédit l'attribution du prix Nobel de la paix à Lech Walesa ; vient de prédire pour très bientôt la fin de l'Apartheid, gangrène de l'humanité ; se tient à votre disposition pour vos problèmes de famille, d'argent, d'amour, d'emploi, d'affaires... Chance, succès et bonheur garantis ! »